

## **L'embellie**

**Bruno Vallée**

---

Numéro 85, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66765ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

### ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Vallée, B. (2012). L'embellie. *Brèves littéraires*, (85), 53–57.

## BRUNO VALLÉE

### L'EMBellIE

Je roule vers Charlevoix. Il pleut. Cette année, le mois d'août est franchement exécration. Après avoir franchi les caps, et leurs nappes de brume qui rendent la route un peu hasardeuse, entre Beaupré et Petite-Rivière, j'arrive à Baie-Saint-Paul. Je ne m'arrête pas dans les galeries d'art. Et surtout pas à cette galerie logée dans un bâtiment kitsch et pompier, où un vieux gauchiste sentencieux vend des croûtes effroyables. Je ne m'arrête pas non plus dans l'un de ces cafés « artistiques » que l'on dit tellement chaleureux. Déjà que l'art social et le blabla touristique « nature et culture » ne m'intéressent pas beaucoup. Mais ce matin, je les fuis, tout simplement. Il faut dire que j'ai toujours été un peu sauvage. Pourtant, je ne déteste pas les humains. Je peux même dire que je les apprécie, habituellement. Quand ils font trop de bruit, cependant, leur présence me pèse vite. Indignation, sous-entendus, rires forcés, divagations politiques, leçons de morale : quel pesant bavardage !

Laissant Baie-Saint-Paul derrière moi, je file sur la route de Saint-Urbain, la vieille route du Saguenay. À quelques kilomètres au nord du village, je m'engage dans un chemin forestier, parsemé de flaques d'eau. Pour aller plus loin, il faut ouvrir une barrière, dont j'ai la clé. Après avoir franchi un ponceau, je m'arrête enfin dans une clairière. Une trouée, devrais-je dire, envahie par les épilobes et les framboisiers. Comme une île au milieu d'un océan de trembles et de sapins. Malgré leur austérité, les lieux sont d'une étrange beauté. Au fond de la clairière, il y a une petite roulotte, un peu vétuste, qu'on dirait posée sur un lit de fougères. L'automne, cette roulotte sert de

refuge aux chasseurs. Elle appartient à un cousin, Patrice. Il m'a permis d'y séjourner, pour un temps, avant la saison de la chasse. C'est là que je vais passer les cinq prochains jours, dans la plus complète solitude. Sans ordinateur, ni télévision, ni radio. J'ai apporté un cahier d'écolier, et des livres que je tiens particulièrement à relire. Le cahier accueillera peut-être le fruit de mes réflexions, voire même l'ébauche d'un récit. Quant aux livres, eh bien, on ne peut pas dire que leurs auteurs animeront la prochaine « rentrée littéraire » en signant un roman « dérangeant », « touchant » ou très « attendu ». Platon, Rimbaud, Nietzsche, Pascal : qui, aujourd'hui, songerait à relire des morts ? Pas grand-monde. À moins d'être étudiant ou professeur. Ce que je ne suis pas, bien entendu. La portée de tels livres me dépasse infiniment. Ne devrais-je pas dévorer des polars, comme il convient ? Et pourtant, j'ose croire que ces fleuves de pensée s'adressent aussi à moi, petit bourgeois perdu dans le tumulte du nihilisme planétaire... Peut-être m'inspireront-ils de quoi remplir le cahier... Aurais-je des prétentions littéraires ? Allons donc ! Il y a longtemps que j'ai renoncé à intéresser les éditeurs, ces arbitres de l'imprimé.

En ouvrant la porte grinçante de la roulotte, j'ai une pensée attendrie pour ma femme. Elle m'a laissé partir seul. Elle connaît depuis toujours mon goût pour la solitude. Elle sait aussi qu'au bout de cette plongée dans l'isolement, je serai sans doute plus vivable. Je dépose mes affaires dans un coin. L'espace est restreint, les meubles sont mal foutus, ça sent la bière rancie. Je vais dormir sur un panneau de contreplaqué. Ce n'est pas ici que je vais

trouver le grand confort. Mais qu'importe. Je ne manquerai de rien. J'ai de quoi me nourrir, et les sentiers qu'il faut pour marcher longtemps. J'ai même une canne à pêche, la rivière n'est pas loin. J'ai glissé dans mes bagages la très vénérable *Flore laurentienne*, question de reconnaître les plantes qui poussent aux alentours. Ce petit monde me suffira bien quelques jours. D'autant que je dispose aussi, quel luxe, d'un poêle au propane et de deux lampes à pétrole ! Au bord de la piste menant à la roulotte, il y a un tremble isolé, comme en avant-garde. Je me hâte d'installer, à l'ombre de ses ramures frémissantes, l'abri moustiquaire que j'ai traîné dans le coffre de ma voiture. En ces lieux, la poésie est partout. Sans la pose du poète, j'espère : je ne voudrais pas être flétri du qualificatif de « poseur »...

Certes, je n'ai pas la prétention d'échapper à la société de consommation. Je connais bien mes limites. Comme la plupart des humains, j'ai l'habitude d'être relié à la grande sphère parlante. Je m'en accommode. J'y trouve même du plaisir, parfois. J'aimerais pourtant m'éloigner, quelques jours, de cet enfer confortable, du tumulte inouï de la subjectivité mondialisée, pour vivre une sorte d'ascèse spirituelle. Au moment où j'écris ces lignes, des rayons transportant des images et des sons me traversent sans doute le corps. Il est probable qu'un satellite militaire, là-haut, est en train de scruter la région. La puissance est partout, désormais. Il n'y a plus de secret. Chaque lieu est relié à tous les autres, instantanément. Inutile de s'en plaindre. De toute façon, les organes de surveillance ne s'intéressent pas à moi. Je

roule, avec mon temps, sur la pente du productivisme mondialisé. Sans savoir où elle mène. En cinq jours, au fond des bois, je vais apprendre à attendre, à accueillir le vide, à m'y couler... À m'ennuyer, en somme. Il ne se passera rien, vraiment rien. Sauf, peut-être, l'apparition furtive d'un orignal ou d'un ours.

Les malheurs du monde devraient m'interpeller jusqu'ici. Mais je n'ai jamais été un adepte de la religion dite « politique ». En fait, je me suis toujours senti un peu étranger à l'univers social. Comme si je ne lui appartenais pas. Comme si je venais d'ailleurs. Je laisse à d'autres, qui se sont investis d'une mission, le soin de remédier aux souffrances de l'humanité. Dans mon paisible anonymat, je ne nuis à personne. Mieux : je suis inoffensif. Et je prends tellement peu de place. L'indifférence et le détachement me semblent moins éloignés de la véritable sensibilité que les postures d'engagement, quelquefois si mélodramatiques. J'apprécie la solitude pour elle-même, pour le contentement qu'elle m'apporte. Je ne souhaite pas y trouver quelque « sagesse » à saveur humaniste.

Ce jour tire à sa fin. Il a cessé de pleuvoir. Un nuage immense, d'une hauteur colossale, bouscule ses voisins qui s'enfuient comme en panique, se heurtent, s'effilochent, se dispersent. Le soleil tombe sur la clairière qui brille. Il disparaît. Il réapparaît. Une fois, deux fois, trois fois. Le ciel est d'une stupéfiante beauté. J'en reste pantois. Ici, je ne serai jamais au bout de mes surprises. Un avion de ligne passe à dix kilomètres au-dessus de la

clairière. Il est perdu dans les nuées. Je le distingue à peine. Mais j'entends le grondement assourdi de ses réacteurs. Où vont les passagers ? D'où viennent-ils ? J'essaie de les imaginer. Ils sont là, quelque part, dans le ciel. Je vais aller dormir en pensant à ce mystère...

La nuit s'est installée plus vite que moi. Dans la roulotte, le silence et l'obscurité sont extraordinaires. En me retournant dans mon sac de couchage, j'ai l'impression de faire un terrible vacarme. Si la porte s'ouvrait, tout à coup, je crois que je mourrais de frayeur. Même ici, dans la solitude, je reste une créature du souci. L'angoisse ne me quittera jamais, bien sûr. Pas plus ici qu'en ville. Mais j'ose pourtant l'espérer. Par-delà mes déceptions, mes échecs, je continue de chercher l'embellie. La porte de la suprême douceur.